

André Fraisse

# Apinac

Souvenirs du Haut-Forez en 1930

*Cahiers de Village de Forez*

2010

**Couverture** : La dentellière, détail du vitrail de saint François-Régis, collégiale de Saint-Bonnet-le-Château.

## Présentation

Ces souvenirs ont été recueillis, parmi bien d'autres, dans les carnets de notre père André Fraisse. Ils furent écrits entre 1928 et 1933 puis emportés en Indochine où ils faillirent disparaître pendant la guerre.

Après avoir achevé une licence d'histoire et géographie, notre père fut reçu au concours de recrutement de rédacteurs des services civils de l'Indochine. Le départ eu lieu en juillet 1933.

Bien plus tard, après le coup de force japonais de mars 1945 en Indochine et la capitulation du Japon en septembre, nos parents, ainsi que tous les Français de Vientiane, furent évacués en hâte du Laos vers la Thaïlande en raison du nouveau danger que représentaient les troupes annamites.

Les caisses contenant la plus grande partie de leurs bagages, dont ces carnets, furent abandonnées au Laos pendant plus de 2 ans. Grâce à la bienveillance de Laotiens amis elles furent ensuite remises à monseigneur Bayet, évêque de Thaïlande, né à Apinac en 1900, que nos parents connaissaient bien. Il se chargea de nous les réexpédier.

La famille paternelle d'André Fraisse est originaire de Noirétable, Chalmazel et Montbrison. Ses ancêtres, du côté maternel, étaient originaires d'Apinac. En 1928 ses parents s'installèrent dans l'Yonne, mais chaque année la famille revenait passer ses vacances d'été dans la Loire.

Après une longue carrière d'administrateur de la France d'outre-mer, en Indochine puis en Afrique, de 1933 à 1960, André Fraisse fut nommé administrateur civil au ministère de l'Agriculture à Paris. A cette époque il fit paraître dans des revues agricoles, et autres, plusieurs articles sur le monde rural.

Au fil de ses souvenirs, à travers ses réflexions personnelles et son regard, nous découvrons un peu l'âme et la vie quotidienne, vers 1930, d'un village du Haut-Forez situé au carrefour du Forez, de l'Auvergne et du Velay.

*Françoise Cadiou*

# Apinac



## Familles et patois

Sous la lumière du ciel d'été de lointains souvenirs ressurgissent. Au temps de mon enfance, dans ce haut pays où les plateaux foréziens rejoignent le Velay, j'ai appris à vanner le seigle et à battre le blé au fléau, l'*écoussou* en patois du pays.

C'était l'époque où les granges résonnaient encore du bruit des fléaux. Ils rythmaient la vie des villages à grands coups sourds et lointains comme le battement d'un cœur. On devinait le nombre des batteurs d'après le rythme des coups. Dans la nuit d'été, il nous arrivait de marcher au clair de lune sur les sentiers et de rencontrer des paysans qui moissonnaient à la faucille, le *voulan*.

Et le soir, aux veillées, j'entendais toutes les histoires du passé de nos montagnes. Je me souviens des hommes assis, bavardant près du feu, tandis que les femmes, réunies dans une petite pièce, le *gabinet*, faisaient de la dentelle au carreau. Elles s'éclairaient avec une seule lampe, le *creusio*, posée sur une table au centre de la pièce. Sa lumière se réfléchissait à travers les boules de verre remplies d'eau sur le travail en cours. Lorsque nous retournions chez nous les faibles lueurs des fenêtres éclairaient à peine les ruelles. Au-delà c'était l'obscurité dense des terres et des bois.

Apinac est le berceau de nos ancêtres Mosnier et Cheyssac. Ma famille a aimé ce pays et cet horizon est empli de tous les rêves de notre jeunesse. Nous arrivions chaque année au début de l'été, bien avant nos parents. Une voiture traînée par un cheval nous attendait à la gare d'Estivareilles et nous conduisait, à travers des bois pleins de nuit, jusqu'au village obscur où l'électricité ne fut installée qu'en 1930.

Nous passions de longues vacances dans le vieux château des seigneurs d'Apinac et nous y retrouvions avec joie notre grand-père Emile Claude. Originaire d'Alsace il avait épousé en 1879 Marie Mosnier, la fille du boulanger. Notre grand-mère mourut en 1921, j'avais alors 12 ans. Les Mosnier, nos ancêtres, originaires du Vialaron et des Grenouilloux près de Saint-Pal-en-Chalancon, vinrent habiter la partie nord du vieux château féodal qu'ils avaient achetée en 1806. Dans le grand salon, aux murs couverts de boiseries, la vaste et belle cheminée est ornée de curieuses fleurs de pierre.

Cette pièce était entourée de lits-clos maintenant transformés en placards. J'imagine les paysans montagnards qui s'y endormaient jadis au temps où la neige couvrait le village. La *sibère* et l'*auvergnasse* devaient frapper la tour féodale et rabattre dans la cour de blancs tourbillons. On se chauffait difficilement autrefois pendant les hivers de montagne. Le charbon étant inconnu on utilisait uniquement des troncs d'arbres, du frêne surtout car il donne plus de chaleur.

En hiver, quand mon arrière-grand-père Mosnier montait se coucher, il disait à mon arrière-grand-mère :

*Entends l'aoura que fiole ! - le vent qui siffle - mettons-nous vite sous notre bonne couverture de Catalogne.*

En ce temps-là les colporteurs apportaient des couvertures en laine d'Espagne que

les paysans achetaient. Ils disaient aussi : *Plus la chevetta - la chouette - crie, plus il fera froid.*

On appelle *sibère* la tempête de neige. Le plus mauvais vent de la montagne c'est la *traverse*, appelée aussi *auvergnasse* car elle vient du nord-ouest et amène la neige. La bise, ou vent du Nord, est appelée ici la *montatsère* ou *montarchère* car le village de Montarcher est situé juste au nord d'Apinac. La bise amène le beau temps l'été. L'*oura noère* c'est le vent noir qui vient du Sud-Ouest, chargé de nuages, et amène la pluie. Quant au *vent blanc* c'est un vent du Midi sans pluie. On disait du vent d'Est qu'il était *le cheval du vent du Midi* car il précédait le vent de la pluie. Pour dire l'est on disait *de vers le matin*, et l'ouest *de vers le soir*.

Dans le vaste salon des seigneurs de jadis, j'écoute le lent tic-tac de la vieille horloge au disque de cuivre orné d'un soleil et il me revient ce souvenir d'un soir où nous parlions de nos morts. Un petit pot, rempli de fleurs, se renversa tout seul sur la table... Quel revenant invisible l'avait heurté ! Nos morts reviennent-ils lorsque nous parlons d'eux ?

A côté du salon se trouve la salle des gardes avec son dallage irrégulier et dans un coin, près de la porte, la vieille pompe grinçante du puits. Cette pièce est devenue notre salle à manger et près du fourneau où chante la bouilloire les fagots résineux embaument.

Tout près de la porte, dans un renforcement, se trouve une fenêtre très basse qui donne sur la cour. Lorsque j'étais enfant j'aimais m'asseoir devant pour jouer et j'admirais, dans l'une des vitres, une énorme bulle d'air qui représentait un œuf de façon parfaite. Un jour nous étions rentrés très vite de promenade car l'orage approchait et par cette fenêtre je le regardais arriver, cela m'impressionnait fort.

Devant la grille, en bas de la cour, nous pouvions voir passer les chars débordant de foin et les troupeaux de vaches auvergnates à robe rouge. Elles franchissaient la grande porte en ogive du XV<sup>e</sup> siècle. A cette époque les vaches portaient un nom : *la Mourra* - la noire -, *la Bardelle* - blanche et rouge -, *la Blonda*, *la Rouga*, etc. Et les bergers leur parlaient patois : *veune, veune, blou, blou*. Les chiens aussi ne comprenaient que le patois : *Va la quere, zouzou, la Blonda !... - va la chercher... - Adiu-la ! piqua-la à l'aigue, mène-la à l'eau -, ou bien : Ah tia ! Ah tia ! pour aller les chercher, et oussu !... pour chasser le chien.*

A la sortie du village, près de la chapelle Saint-Roch, se trouve le petit cimetière. Là, devant l'immense paysage qui se déroule jusqu'au Velay, j'évoque parfois le souvenir de ces morts du pays et de ceux dont subsistent en moi le sang et l'amour de ces terres, de ces prés, de ces bois, de ces ruisseaux de montagne.

Jean Mosnier, mon aïeul, est venu reposer là après avoir nourri Apinac de sa farine et de ses veilles. Il a été boulanger toute sa vie comme son père Jacques. Jacques Mosnier est né au Vialaron près de Saint-Pal. A dix-huit ans, il partit faire son tour de France de compagnon-boulangier et en 1806 il est venu s'établir dans le vieux château où il a construit son four dans la vieille tour carrée.

Jean Mosnier, son fils, naquit dans ce château en 1810 et y mourut en 1880. On l'appelait *Dzan le broundzier* ce qui en patois veut dire *Jean le boulanger*. Ma grand-mère

me racontait que son père s'apercevait parfois qu'un pain manquait... mais il disait simplement : *Encore un qui avait faim !*

Il travaillait nuit et jour en dessous de la petite chambre à l'étroite fenêtre que nous appelions *l'oratoire*. Lorsque j'y monte par l'escalier de bois, je suis toujours saisi par une odeur de foin qui doit venir d'une grange voisine. Dans cette petite chambre, sur des rayons de bois, se trouvent de vieux livres alsaciens en caractères gothiques que mon grand-père maternel, Emile Claude, avait ramenés d'Offendorf, village de la plaine du Rhin où naquirent ses ancêtres. A l'étage, juste au-dessus, se trouve une autre chambre que nous appelions *la chambre du lard* car mes grands-parents y suspendaient leur lard, le *bacou* en patois.

Toute la famille Mosnier est née dans ce château d'Apinac. Les sept enfants de Jean Mosnier et de Marguerite Cheyssac y sont nés de 1837 à 1859 : Marie morte à six ans, Mariette qui devint bonne de curé, Félix père de Claude devenu épicier à Saint-Etienne, Claude aubergiste à la Bourgeat d'Apinac, Jacques maçon à Saillant près de Viverols, Marie-Philomène, ma grand-mère, et Catherine épouse de Jean-Marie Ollier, menuisier à Apinac.

Des grandes chambres du premier étage, nous apercevions l'horizon de montagnes et de bois jusqu'à Serres. Pendant une partie des vacances, nous dormions seuls dans ces chambres immenses avec mon frère et ma sœur. Les soirs étaient impressionnants quand nous montions nous coucher munis d'une bougie. Les légendes des brigands d'autrefois et de ces vagabonds qui hantaient les routes d'Auvergne, du Velay et du Forez nous revenaient.

Je mettais près de mon lit un grand sabre d'abordage pris à la panoplie du salon et mon frère un nerf de bœuf à poignée de plomb. Ainsi nous dormions plus tranquilles. Nous songions à toutes les vieilles histoires entendues et à ce boulet qui, une nuit, tomba du mur dans l'escalier de bois. Était-il le vestige de quelque siège lointain. Nous repensions aussi à cette légende des filles du châtelain qui auraient été emmenées au Puy par des révolutionnaires et dont les fantômes revenaient parfois...

Je me souviens d'un vieux cahier de musique, que je n'ai plus retrouvé, portant le nom d'un sire de Polignac. Il évoquait pour moi ces jeunes filles d'autrefois jouant du clavecin. Nous entendions parfois dans le grenier, au-dessus de nos chambres, le trottement des rats. On aurait dit une bande de lutins. La cave profonde nous intriguait beaucoup car on y voit, au bas des escaliers, l'entrée éboulée d'un souterrain.

Avant l'arrivée de nos parents, Rose Garnier s'occupait de notre linge et de nos repas. Elle nous préparait des *râpées* de pomme de terre avec des œufs battus ou une *miasse*, sorte de gâteau obtenu en versant de la pâte à beignets sur des cerises.

Avec Marius Gagnaire, devenu à son tour le boulanger du village, nous nous amusions à nous laisser descendre à toute vitesse dans la cour en pente, sur un chariot de bois, jusqu'à la rue.

J'aimais surtout accompagner mon grand-père et mes oncles à travers les grands bois. Ils m'emmenaient jusqu'à la source de Fontfrède et nous allions boire aussi l'eau d'une source cachée près des Rivourines, au-dessous de Serres. Elle coule en plein bois,

sur des graviers, dans une petite grotte fermée par des airelliers et des fougères.

Etant enfant mon oncle, Louis Claude, passait l'été avec sa marraine, la tante Catherine, épouse de Jean-Marie Ollier. Il se souvenait qu'elle avait installé, en 1888, une épicerie dans le grand salon du château. Par la suite ils ont déménagé et ouvert cette épicerie sur la place du puits. Elle fut tenue ensuite par leur fille, notre cousine Jeanne Ollier épouse de Adrien Fraisse.

La nuit mon oncle Louis, qui avait alors quatre ou cinq ans, dormait avec eux dans l'une des grandes chambres du premier étage. Parfois il avait peur et, en se réveillant, il pleurait. Ne pouvant le calmer, la tante Catherine le mettait hors de la chambre et fermait la porte. Bien sûr, les cris redoublaient, d'autant plus que la tante disait que s'il continuait, le *drâ* - le diable en patois - allait l'entendre et venir le prendre. Alors, à demi mort de peur il réintégrait son lit et s'endormait pour de bon.

Mon oncle Louis jouait pendant les vacances avec ses cousins Gagnaire et d'autres camarades. Ils inventaient des sottises et aimaient grimper sur un gros cerisier dont les branches donnaient jusque sur le toit d'un brave vieux que l'on surnommait *Nom d'état*, puis ils jetaient des pierres dans la cheminée au fond de laquelle bouillait la marmite de ce pauvre vieux. Aussitôt, on l'entendait crier son juron favori : *Nom d'état !... Nom d'état !* et bien vite les galopins redescendaient par où ils étaient montés.

Ce brave vieux vivait seul à l'époque et devait avoir plus de soixante-dix ans. Il était royaliste et ne portait pas dans son cœur les républicains. Il avait un chien sans race, au pelage pommelé, qu'il avait dressé. Lorsqu'il lui disait : *Vive le roi !* le chien aboyait de plaisir et lorsqu'il disait : *A bas la république !* il poussait un grognement de fureur. *Nom d'état* habitait la première maison sur le chemin qui part en face de l'auberge de Claude Mosnier et va rejoindre les communaux de la route de Serres. Il a fini ses jours à l'hospice de Saint-Bonnet-le-Château laissant sa maison à des parents éloignés.

Un peu plus loin sur la grande-route, se trouve une ancienne ferme habitée autrefois par un instituteur en retraite surnommé *Piala-poula* - plume-poule - en patois. Cet instituteur, d'époque napoléonienne, n'arrêtait pas de faire des discours et lorsqu'il était en discussion avec quelqu'un qui n'était pas de son avis, il se plaisait à répéter : *Connaissez-vous seulement le carré de l'hypoténuse ?*

En ce temps-là, à Apinac, l'esprit était convivial car tous se connaissaient et s'entraidaient et chacun avait un surnom : Il y avait *le Plampougni, le Piôzu, le Sapient, le Bitsu, le Dius, le Chapeyge, l'Angiou, le Bori, le Yaya, le Cassou, le Beni, le Pronet*, etc.

Les femmes avaient aussi leur surnom : *la Pommelette, la Sauvignette, la Pronette, la Rate, la Matoune, la Fiolette* - qui se *fiolait* car elle aimait goûter le vin -, *la Zouave* - car son mari avait été zouave -, *la Lance* - car son mari avait été lancier. Il y avait aussi *le Biré* et *la Birette, le Bochot* et *la Bochasse, le Miause* et *la Miause*, etc. Mon oncle Louis les connaissait tous.

L'auberge de *la Bourgeat*, qui devint par la suite *l'auberge fleurie* se trouvait à l'entrée d'Apinac, la deuxième maison sur la gauche. Mon oncle Louis y passait une partie de l'été et y retrouvait ses cousins germains : Jean Mosnier devenu conducteur de fiacre à Saint-Etienne, André resté paysan à Apinac, ses cousines Marie et Philomène et ses

cousins Gagnaire.

En continuant vers le bourg, du même côté que l'auberge et un peu plus loin, se trouvait la petite ferme des *Broise*, diminutif d'Ambroise. Ces deux braves vieux vivotaient avec deux vaches. *La Toinon*, femme du *Broise*, faisait de la dentelle, les jambes croisées, assise sur un épais tapis de fougères dans la petite pièce qu'on appelait *le gabinet*, contiguë à l'écurie. Ainsi l'hiver, grâce à la présence des bêtes, la température restait agréable.

Dans le fond se trouvait le lit-placard garni de paille d'avoine, la *baloufe*, sur laquelle était posée une paillasse garnie de feuilles de hêtre.

*Le Broise* portait, nuit et jour, un bonnet pointu d'une couleur indéfinissable. *La Toinon* portait également un bonnet noué par deux brides. Dans leur cheminée, la *tsamineya*, flambait toute l'année un feu de bois que *le Broise* attisait avec un soufflet, la *boufette*. Sur ce feu cuisait la nourriture de l'époque : du lard - *le bacou* -, des *tsiou* - choux - et des *truffes* - pommes de terre, produits de leur petit jardin.

A cela s'ajoutaient les saucissons et la viande salée de leur cochon, et aussi quelques fromages. De temps en temps ils achetaient de la viande fraîche chez le boucher du bourg. Le beurre et les œufs étaient vendus aux coquetiers de passage qui n'étaient pas généreux, six sous la livre de beurre ! Le coquetier passait à Apinac le mercredi en revenant du marché de Saint-Pal-en-Chalencon et s'arrêtait vers la croix de mission.

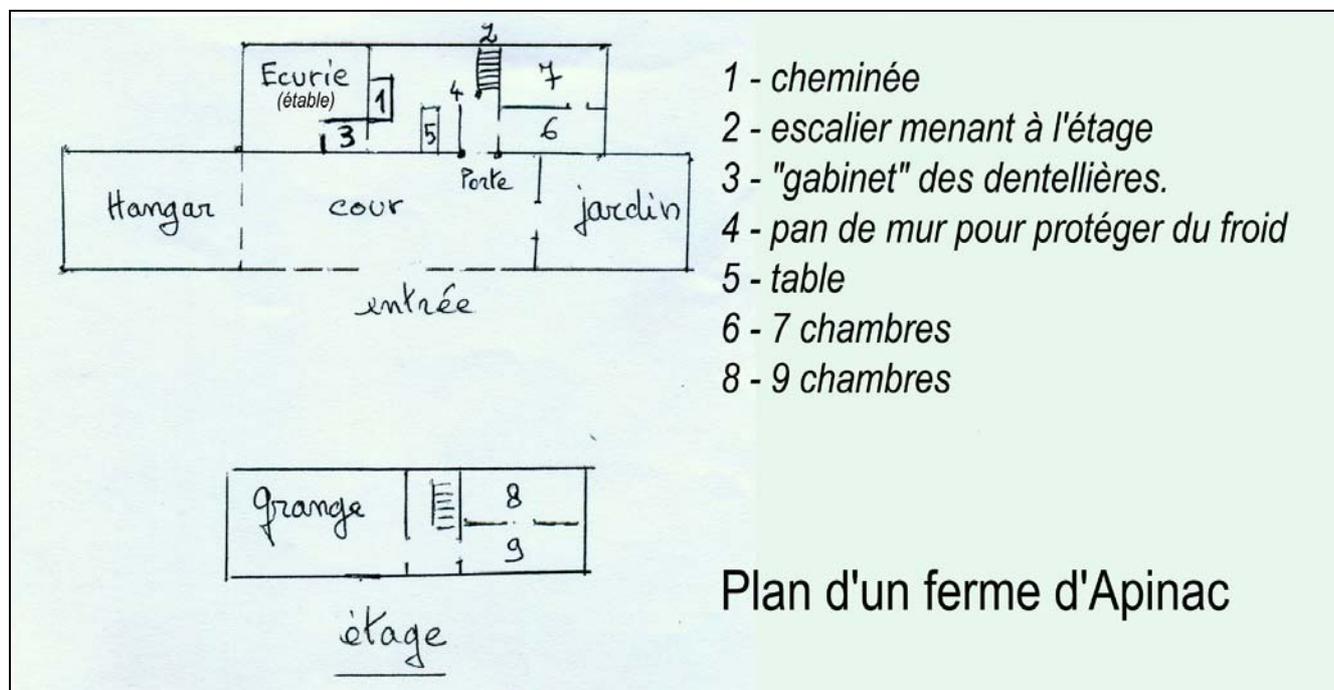
Autrefois quand les gens étaient miséreux, les pommes de terre remplaçaient souvent le pain. On les mangeait avec du petit lait. Elles étaient servies dans une grande *bachasse* posée sur un trépied de bois, la *chèvre*, autour de laquelle les gens s'asseyaient. On prenait les pommes de terre à la main et on buvait une sorte de vin obtenu en laissant macérer des graines d'alisier dans un tonneau. On rangeait le pain - *lou paoua* - dans le *courreou*, le grand tiroir de la table. Le petit tiroir - la *yetta* - servait à ranger les couverts. De l'autre côté de la route, presque en face de chez les *Broise* se trouvait une ancienne ferme avec un *mounteo*, montée, permettant aux chars de foin de monter avec l'attelage jusque dans la grange.

Mon oncle me disait qu'en son enfance, elle appartenait à sa grand-tante *Mion*. Après elle sa fille, la *Guite*, a passé là toute son existence. On se réunissait chez elle un peu comme chez une béate - *une biatte*. Les béates étaient des femmes célibataires, mi-religieuses, mi-laïques, qui propagèrent la foi dans tout le Velay depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Elles aidaient les mères et enseignaient le catéchisme, la lecture et le calcul aux enfants. Le soir, elles rassemblaient les familles dans leurs maisons pour prier et apprendre aux femmes l'art de la dentelle au carreau. Elles étaient toujours habillées de noir.

Chez la *Guite* donc, tout en faisant de la dentelle dans le gabinet, on disait de nombreuses prières pour les pécheurs. Cette maison appartient maintenant à ses héritiers, nos cousins Gagnaire. Odette Gagnaire expliquait que la pauvre tante *Guite* ne se faisait pas toujours obéir lorsqu'elle appelait son jeune neveu : *Marius, viens vite réciter le chapelet dans le petit gabinet !* Mais *Marius* préférait aller jouer avec ses cousins du

même âge dans le *prêchon* de Claude Mosnier. On appelait *prêchon* le petit pré attenant à la maison. Marius, père d'Odette, s'amusait beaucoup à grimper dans les arbres et voilà qu'un jour il tomba du gros tilleul et ne bougea plus. Un des cousins courut aussitôt chez la tante Guite en criant : *Le grand Gagnaire, il est mort !... Le grand Gagnaire, il est mort !...*

Pendant nos vacances d'été, j'entendais toujours parler patois autour de moi. Ma grand-mère, ma grand-tante Catherine, la Rose Garnier le parlaient couramment. J'avais noté quelques-uns de ces vieux mots tels que je les entendais prononcer car le patois d'Apinac, patois provençal ou occitan, ne s'écrivait pas. L'abbé Guinand, curé d'Apinac, faisait tous ses sermons en patois.



## Le patois

Pour les villages proches on disait :

*Chantalaère* : St-Hilaire  
*Ichuan* : Usson  
*Chinpa* : St- Pal  
*Echtivalilles* : Estivareilles  
*Légné* : Leignecq  
*Danié* : Daniecq  
*Combria* : Combreau  
*Le Breu* : le Breuil

Les animaux avaient leur nom patois :

*N'ane* : un âne  
*Ablonde* : la salamandre  
*Arte* : la mite  
*Artesan* : le martin-pêcheur, car on prétendait que pour chasser les mites il fallait suspendre le corps séché de cet oiseau dans un coin de la maison.  
*Alota* : l'alouette  
*Busa* : buse  
*Broutapigna* : bec-croisé, oiseau qui mange les graines des pignes et fait des provisions comme les écureuils.  
*Beleta* : la belette  
*Bou* : le bouc  
*Chioula* : la chèvre  
*Clousse* : poule couveuse  
*Crapao* : le crapaud  
*Cheveta* : la chouette  
*Cailloun* : le porc ou la caille, la truie  
*Derboun* : la taupe  
*Dzambre* : écrevisse  
*Dzaï* : le coq

*Élé* : le bélier  
*Elissu* : hérisson  
*Éculeo* : écureuil  
*Fla* : la brebis - désigne aussi le feu  
*Foena* : la fouine  
*Granouille* : grenouille  
*Grillé* : grillon  
*Larmisa* : "larmuse" ou lézard  
*Mula* : la mule  
*Moutu* : le mouton  
*Moutse* : mouche ou abeille  
*Moutial* : la belette  
*Ozé* : oiseau  
*Pioza* : puce  
*Punaege* : punaise  
*Putoe* : putois  
*Saere* : serpent  
*Setaè* : moucheron qui va et vient en volant comme les scieurs de long  
*Tsava* : cheval  
*Trouète* : truites  
*Tabare* : taon  
*Vatsa* : vache

Autre mots et expressions de la vie courante :

*Paere* : père  
*Maere* : mère  
*Maeju* : maison  
*Maé* : panetière  
*Arméson* : armoire  
*Tour* : rouet  
*Taoulé* : table  
*Courréou* : tiroir pour le pain  
*Yetta* : tiroir pour les serviettes et couverts

*Tseule, tchaleil* : petite lampe que l'on suspend  
*Uula* : marmite à anse  
*Paneïla* : panier à linge  
*Boutilla* : bouteille  
*Boué* : bois  
*Bodze* : sac  
*Tsamineya* : cheminée  
*Boufette* : soufflet, pour activer le feu  
*Balaye* : balais ou genêt  
*Tchila* : chaise  
*Éstala* : échelle  
*Saboun* : savon  
*Devantoïle* : tablier  
*Pilu* : pilon (sert à écraser les pommes de terre pour la pâté des cochons)  
*Peïlu* : grande marmite sans pieds  
*Baruetta* : brouette  
*Bouffe* : souffler  
*Creusio* : lampe de dentellière que l'on pose sur une petite table  
*Bada* : ouvrir  
*Tsersa, quère* : chercher  
*Aigue* : eau  
*Paoua* : pain  
*Bacou* : lard  
*Mandza* : manger  
*Penécher* : sommeiller  
*Sé* : soif  
*Moutsu* : tison  
*Dzonoere* : trou du poulailler par où entrent les poules.  
*Tramezan* : petit blé de printemps ou seigle  
*Saratiou* : églantier  
*Ché* ou *tchiez* : monticule rocailleux planté de pins

*Cherise* : cerise  
*Migaude* : fraise  
*Tsami* : chemin  
*Raouta* : route  
*Vianove*, de *via-nova* :  
route nouvelle, route  
d'Apinac.  
*Couère* : pré communal  
*Préchon* : petit pré  
attenant à la maison  
*Lou confitchou* : les  
"confites" ou prunes  
tombées de l'arbre.  
*Bié* : bouleau  
*Tsaèna* : chêne  
*Pi* : pin  
*Rio* : ruisseau  
*Ribouère* : rivière  
*Pibele* : peuplier  
*Tsampagnou* :  
champignon  
*Tsiou* : chou  
*Truffe* : pomme de terre  
*Chalada* : salade  
*Chantarelle* : chanterelle  
ou girolle  
*Bla* : blé  
*Erdze* : orge  
*Chiva* : avoine  
*Revirole* : regain  
*Garne* : fagot de  
branches de pin  
*Mola* : meule  
*Maé* : main  
*Djolié* : oreilles  
*Na* : nez  
*Gordza* : bouche  
*Lou di* : les doigts  
*N'é* : un œil  
*Lou yé* : les yeux

*Plaou ou piaou* : cheveux  
*Machuré* : sale  
*Fenillan* : fainéant  
*Merdaillu !* : (insulte)  
*Lutchi* : lutin  
*Deveilla* : réveillé  
*Petourler* : jouer de la  
musique  
*Chalande* : Noël  
*Setaère* : scieur de long  
*Broundzier* : boulanger  
*Marider* : marier  
*Maridade* : la mariée  
*Boun jour, boun an !* :  
bonne année !  
*Mé* : mois  
*Mô ou patafiné* : mort  
*Viou* : un  
*Doué* : deux  
*Tré* : trois  
... : quatre  
*Chien* : cinq  
*Soé* : six  
*Chéta* : sept  
*Voé* : huit  
*Néo* : neuf  
*Dé* : dix  
*Vonze* : onze  
*Dudze* : douze  
*Treudzé* : treize  
*Dizané* : dix-neuf  
*Vien* : vingt  
*Bé* : bien  
*Ob na* : oui  
*Tegni* : tenir  
*Dzotti* : se toucher  
*Bita* : mettre  
*Sou ! Sou !* : expression  
pour faire avancer les  
porcs (*sus* en latin)

*L'aoura que fiole* : le vent  
qui siffle  
*Montatsère* (vent du Nord  
- vent de Montarcher au  
nord d'Apinac)  
*Aouranoère* : le vent noir  
(vent d'Ouest)  
*Auvergnasse* : ou  
traverse, vent du Nord-  
Ouest  
*Diu* : lundi  
*Dimar* : mardi  
*Dimerc* : mercredi  
*Dieuze* : jeudi  
*Divendre* : vendredi  
*Sande* : samedi  
*Diamandze* : dimanche  
*Medzun* : midi  
*Quante hura* : quelle  
heure est-il ?  
*Aller a la dine* : aller dîner  
*E tié, n'en volé plu ?* : et  
toi tu n'en veux plus ?  
*Quant'a* : quel âge a-t-il ?  
*Vé fé mua* : il va faire  
orage  
*Me plagna* : je me plains  
*E couma qua !* : C'est  
comme ça !  
*On se véna* : on vient  
*Avoir un grabot* dans  
l'œil, un gravier  
*Bi obe* : peut-être bien  
*Ve quere oun balaye* : va  
chercher un balai  
*Lou sande n'en passa  
maï* : les samedis, il en  
passe davantage

## Au village



\*



## Vieilles histoires

Certains après-midi d'été nous allions nous promener sur la *Vianove*, à l'est du bourg. On prétend que cette route suit le tracé de l'ancienne estrade gauloise, ou route des marchands allant du Puy à Lyon et passant par la Monzie, Gachat, Apinac, Estivareilles etc. En continuant la grand-route, en direction de Saint-Pal nous passions devant la maison de *la Zouave* et nous nous y arrêtions à chaque fois.

Elle était assise dans son pré à l'ombre d'un cerisier et, tout en faisant de la dentelle, au carreau, elle aimait nous raconter les histoires du pays. Comme toutes les fillettes de ces montagnes, elle avait appris la dentelle dès l'âge de quatre ans en commençant par le *sarasson*, dessin le plus facile. On lui payait sa dentelle douze francs le mètre et pour faire un mètre de belle dentelle il lui fallait travailler dix heures par jour pendant deux jours.

On lui avait dit que lorsque saint François-Régis, traversant des villages, voyait des femmes sans ouvrage, il leur taillait des fuseaux avec son couteau. Au XVII<sup>e</sup> siècle, La Louvesc était l'un des pays de mission de saint François-Régis, l'apôtre du Velay jusqu'aux limites du Haut-Forez. Aussi fut-il choisi après sa mort comme saint patron par les dentellières et un vitrail de l'église de La Louvesc le représente tenant un carreau de dentellière, sorte de coussin carré et rigide sur lequel on croisait les fuseaux. Il avait prédit que la dentelle au fuseau ne mourrait jamais.

*La Zouave* était allée douze fois à La Louvesc en pèlerinage près du corps de saint François. Partant à pied d'Apinac, il fallait parcourir environ quatre-vingts kilomètres pendant deux jours, dormir à la belle étoile, puis revenir !...

On lui avait appris que pendant la Révolution, les prêtres s'étaient cachés au moulin de Vignal et y avaient laissé dans un placard la pierre sur laquelle ils disaient la messe. Ce moulin situé à l'écart du village était isolé par la neige pendant les longs hivers de jadis et les loups venaient rôder dans les bois tout proches.

Elle avait entendu dire que les seigneurs d'Apinac réclamaient une gerbe toutes les dix et avait connu un vieil homme qui prétendait que le souterrain de Leignecq aboutissait sur le plateau de Saint-Hilaire et qu'il était le seul à en connaître la sortie.

Aux veillées on parlait des récoltes, du temps, des bêtes, de la santé... *La Pronette* expliquait qu'elle soignait ses rhumatismes en les frottant avec des orties.

Les commérages ne manquaient pas non plus... On disait de *la Victorine*, qui était la meilleure ouvrière au carreau, qu'elle buvait de l'arquebuse... ou bien que *la Baratière ne marchait pas droit l'autre jour !... Elle s'est cognée dans un char de buttes*. On avait aussi aperçu plusieurs fois *la Mariette* qui ne craignait pas de partir seule dans les bois la nuit avec sa petite hache et sa lanterne pour marauder du bois... et un autre qui partait braconner les *trouètes* - truites - et les *dzambres* -écrevisses - à la nuit tombée avec une lampe !...

Inévitablement revenaient, de temps en temps, quelques histoires terrifiantes... *La*

*Souvignette* parlait de ces vagabonds mystérieux que l'on apercevait parfois sur les routes. Certains souvenirs datent de 1880-1890 et, à cette époque, les routes n'étaient pas sûres. Les "roulants", ou vagabonds, qui y traînaient n'étaient pas recommandables et les loups erraient encore pendant les rudes hivers.

Maria nous racontait une fois qu'un homme était entré brusquement dans leur cuisine et s'était installé sur une chaise en demandant qu'on lui fasse cuire les champignons qu'il venait de ramasser. Mais après avoir mangé, il ne voulait plus repartir ! La Maria, qui se trouvait seule avec sa vieille mère, essaya de le chasser avec le pique-feu mais l'autre ne bougeait pas. Alors elle courut chercher Benoît Garnier, *le Beni*, qui arriva aussitôt avec un bâton, suivi de sa femme *la Rose*. Devant les menaces de l'homme, le *roulant*, finit par partir dans la nuit.

*La Marie-Louise Souvignet*, sœur de Maria, se souvenait, elle aussi, d'un soir où un colporteur s'était arrêté sur le petit espace qui se trouve juste devant leur maison. Il a fait cuire son omelette sur trois pierres, puis il est reparti avec la nuit tandis qu'elles s'effrayaient déjà à la pensée qu'il allait passer la nuit devant chez elles. En effet à Apinac, de nombreuses fenêtres n'avaient pas de volets et seuls quelques riches propriétaires faisaient mettre des barreaux à celles du rez-de-chaussée.

En septembre 1930, il m'est arrivé d'apercevoir un de ces vagabonds traversant le village. Il portait une longue veste et un pantalon de velours tout décolorés. Il avait un vague chapeau déformé et d'énormes sabots de bois. Il portait sur l'épaule sa *bodze*, sac de toile contenant sans doute quelques provisions et de l'autre main, il tenait une longue perche d'environ deux mètres. Son regard disparaissait sous le chapeau et il se parlait à lui-même.

A cette même époque il est arrivé à Jeanne Garnier et à la Marie-Louise de revenir à Apinac à pied, chacune seule et de nuit, depuis la gare d'Estivareilles où s'arrêtait le dernier train de neuf heures venant de Saint-Étienne. Cette marche de cinq kilomètres, avec la traversée des bois du grand tournant dans la nuit, était impressionnante.

Mon oncle Jean-Louis Claude, médecin à Saint-Bonnet-le-Château vers 1925, fut appelé une nuit en plein hiver. Comme la neige l'empêchait de partir en auto il prit sa pelisse, son passe-montagne, son revolver et une lanterne. Il suivit l'homme qui était venu le chercher, mais au retour il était seul. Il ne retrouva plus le chemin, ni ses traces et se perdit. Au petit jour il s'en tira enfin mais fut longtemps malade.

## Les dentellières



**Groupe de dentellières d'Apinac**



**Notre cousine Jeanne Ollier**

Ma mère m'avait, elle aussi, raconté un souvenir émouvant qui date de 1867. Sa mère, Marie-Philomène Mosnier, était alors une fillette de onze ans. L'argent manquait à la maison et un matin de fin d'hiver elle fut chargée par sa mère d'aller vendre de la dentelle à Craponne, à quinze kilomètres de là.

Mon arrière-grand-mère, Marguerite Cheyssac, lui recommanda de s'acheter un petit pain et un fromage puis elle l'accompagna jusqu'au pont de Combassy car il faisait encore nuit et la petite avait peur d'y voir *l'homme blanc de Combassy*.



**Chemin de Combassy**

En fin d'après-midi elle revint rapportant l'argent de la dentelle et le fromage et le pain auxquels elle n'avait pas touché.

Il faisait froid et la neige avait formé toute une frange de grelots au bas de sa robe. Mon arrière-grand-mère était peut-être bien fatiguée pour laisser partir ainsi, seule et si loin, sa fillette. Elle devait mourir deux ans plus tard.

A cette époque la grande salle d'entrée du château d'Apinac n'était pas disposée comme elle l'est aujourd'hui. L'escalier de bois accédait autrement à l'étage et dessous se trouvait une large caisse garnie de paille où dormaient ma grand-mère et sa sœur, ma grand-tante Catherine. Leur mère couchait tout près d'elles dans l'actuel "placard à lunettes" qui était alors un lit-clos. Elle s'y installait le soir, sa lampe auprès d'elle, et lorsque tout le monde dormait elle faisait de la dentelle. Elle préférait rester à côté de ses filles au lieu de travailler près du four de boulanger où elle aurait eu plus chaud.

L'hiver, il était impossible de dormir dans les immenses chambres du premier étage car elles étaient trop difficiles à chauffer, étant très hautes de plafond et exposées au vent du Nord.

Et parfois nous parlions des loups !... En restait-il à Apinac en 1930 ? Cela n'est pas impossible et je puis affirmer qu'ils venaient encore rôder tout près du village vers 1900.

En 1870 ma grand-mère, alors petite bergère, en a vu un à Leschamps près d'Apinac et jadis, dans les bois de Daniecq, les chasseurs ont tué un énorme loup de soixante-dix kilos.

Le brave abbé Guinand, enterré dans la chapelle de Saint-Roch en 1917, aimait beaucoup les bêtes. Mes parents le recevaient parfois à dîner. Il avait une perdrix et des cailles en cage, des lapins, des poules... Un jour un paysan lui apporta une nichée de trois jolis louveteaux. L'abbé Guinand s'attendrit, en garda un et s'y attacha. Mais devenu gros, ce loup menait chez lui une vie impossible. Aussi, à contre-cœur, il dut le donner à l'un de ces *meneurs de loups*, sorciers jeteurs de sorts, qui parcouraient alors les campagnes. En 1945 encore, des chasseurs ont trouvé toute une nichée de louveteaux dans les bois de Cacharat.



Ma grand-mère nous avait aussi raconté un souvenir effrayant de sa jeunesse. Elle se trouvait chez des parents à Serres, au-dessus d'Apinac et filait sa laine près du foyer tandis qu'au dehors la neige tombait dru et que la bise sifflait. Soudain ceux qui veillaient près du feu virent avec terreur, à travers les fenêtres basses et sans barreaux, les museaux pointus de plusieurs loups embuer les vitres. Il n'y avait pas de fusil dans la maison. Ils étaient poussés par la faim mais finirent par s'éloigner inquiétés sans doute par la lueur du feu <sup>1</sup>.

Il y avait encore toutes ces légendes et ces croyances tenaces que l'on se transmettait depuis des générations les soirs d'hiver : les histoires de *loups-garous* que l'on voyait courir par des nuits de neige ou *la chasse maligne* (ou *royale*) qu'on entendait passer dans un bruit de tonnerre par les nuits sans lune. Ces croyances anciennes sont sans doute bien antérieures au christianisme. Les paysans d'autrefois sentaient à certaines heures autour d'eux un monde redoutable. Ce souvenir ne s'est pas effacé car la

---

<sup>1</sup> Pendant l'hiver 1956, si rigoureux, les Bransiet et habitants de la Bourgeat ont vu des traces de loups dans la neige près des habitations (précision donnée par Odette Gagnaire, notre cousine décédée en 2005 à 93 ans).

peur est un sentiment qui laisse une marque profonde. Ils ne croyaient pas toujours aux explications naturelles et éprouvaient encore la hantise des forces invisibles et des êtres mystérieux. A l'abri dans leurs maisons basses ils se racontaient de vieilles légendes, certaines teintées de couleurs sombres évoquant un passé sauvage.

On croyait aux *lutchis* - les lutins - qui défaisaient les lits le jour et la nuit embrouillaient les fuseaux des dentellières. Pendant la nuit ils comptaient et recomptaient les noix de la dernière récolte sans pouvoir prononcer le chiffre quatre car il est composé d'une croix. La nuit encore ils traînaient les chenêts et la crémaillère dans la cuisine sans que l'on puisse retrouver trace au matin de tout ce vacarme. On parlait aussi de ce feu, chez les Pronet, qui errait de pièce en pièce sans s'éteindre et de ce lutchi qui pesait sur les dormeurs la nuit gênant leur respiration.

On craignait davantage *l'homme blanc de Combassy* qui sautait la nuit à la bride des chevaux ou celui de Leschamps qui surgissait au lever du jour quand sonnait la première messe.

Plus redouté encore est le *drâ*, - le diable. Il cordait les crins des chevaux ou les portait sur les toits... Il rendait *lou moutu tout batteret* - les moutons tout bossus - ou se changeait en veau qu'on ne peut pas attraper etc. Seuls le signe de la croix, l'eau bénite et la sonnerie de l'angélus le mettent en fuite.

Une fois chez le Jean-Marie on avait eu peur... C'était un soir d'hiver, la Maria filait sa laine et Jeanne sa fille tricotait à côté d'elle. Dans la pièce basse les fromages séchaient sur une planche et les saucissons pendaient aux poutres. Il y avait trois lits, deux lits de noyer très hauts et un lit-clos que l'on pouvait fermer comme une armoire avec deux battants de porte. Soudain la Maria arrêta son rouet et regarda la cheminée. *C'est le vent !* dit Jeanne. Le rouet ronfla encore tandis que la laine se dévidait sous la lumière de la lampe à huile. Les bûches de pin flambaient. Une ronde d'étincelles vint alors tourner sur les flammes...

La Maria regarda. *C'est le vent !* répétait la Jeanne. Soudain la cheminée gémit et Maria repoussa son rouet. *C'est le drâ ! On dit qu'il rôde près des Ores et voilà qu'il est venu ici.* Alors Maria regarda au mur le Christ et la Vierge de porcelaine abritée sous un globe de verre et se signa. Au même moment le Jean-Marie entra. Il s'approcha du feu, s'assit sur l'escabeau de cerisier et posa ses pieds tout contre la braise. *C'est le vent de la neige !* dit-il. La nuit devint plus noire et bientôt tous trois se mirent au lit. Vers minuit le vent cessa et soudain les chiens se mirent à aboyer. La Maria se redressa : *J'entends parler* dit-elle. *On marche dehors* dit Jeanne.

Le Jean-Marie s'habilla et la Jeanne prit la lanterne. Ils entrouvrirent la porte. La première neige était tombée et Jeanne vit tout de suite des pas dans cette neige. Quelqu'un en sabots, était passé. *Pour courir dans la nuit...* dit la Jeanne sans achever. *Il a de grands pieds !* remarqua Jean-Marie. *C'est le drâ !* reprit la Maria. *C'est peut-être bien celui qui est aux Ores puisqu'ils en parlent tant* dit Jeanne. *Le drâ court partout !* répondit la Maria. *Je saurai bien, demain je suivrai les traces* dit le Jean-Marie et ils retournèrent se coucher.

Mais le lendemain une couche de neige avait tout recouvert et les traces avaient

disparu. Alors le Jean-Marie ajouta : *C'était peut-être un braconnier... ou bien un de ces bohémiens qui traversent l'Auvergne...* Les mendiants d'autrefois n'avaient pas bonne réputation. On les traitait de jeteurs de sort ou sorciers : *Ils donnent des malédictions et font crever les bêtes !* On disait de l'un d'eux qu'il avait *donné tellement de poux à une femme qu'elle ne pouvait plus s'en débarrasser !...*

Pour conjurer les maléfices de ces jeteurs de sort, il fallait faire cuire du sel ou des clous dans un pot de terre neuf jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'eau. On disait aussi que la sonnerie de l'angélus les empêchait de jeter des sorts. Il existait de nombreuses croyances : ainsi, depuis très longtemps, pendant les orages on avait l'habitude de brûler du buis béni.

On prétendait également que le frêne protégeait les maisons de la foudre, c'est pourquoi on en plantait toujours dans les villages. Pour éloigner l'orage on sonnait les cloches. Leignecq a été le dernier village à le faire et le dernier sonneur d'Apinac s'appelait Martin. Rose Garnier nous expliquait que la sonnerie des cloches éloignait bien l'orage mais l'envoyait ailleurs.

## La foi et les fêtes

### La foi

La foi chrétienne est enracinée depuis des siècles dans nos montagnes et d'antiques traditions religieuses la maintiennent. J'ai connu dans ma jeunesse l'abbé Antoine Dupuy, curé d'Apinac pendant plus de quarante ans. Il a laissé dans ce village un grand souvenir. Il est mort à soixante-dix ans, en plein hiver, sur la route de Saint Bonnet-le-Château et repose depuis dans la chapelle Saint-Roch. Le poète d'Apinac, Claudius Javelle, a su exprimer la peine de tous :

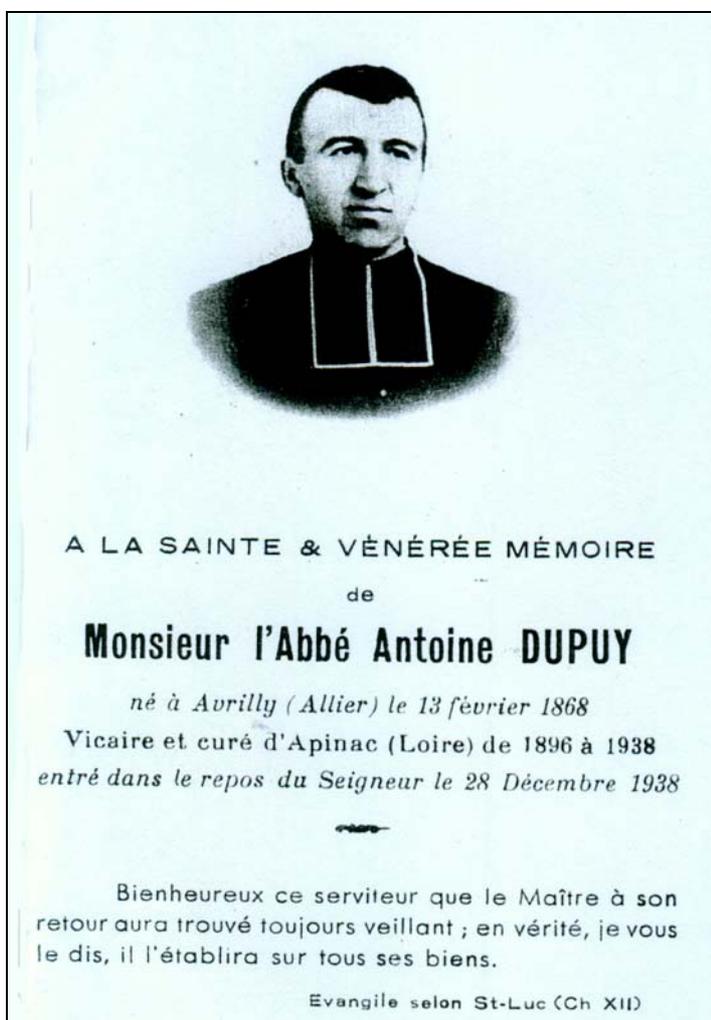
*Pauvre église de mon village,  
Pourquoi vois-je si triste aujourd'hui ton visage ?  
Cette neige te fait-elle un linceul  
D'où ton clocher émerge seul ?  
Comme en une attente inquiète  
Pourquoi laisser ce soir, immobile et muette,  
Frapper d'une ombre terne et froide ton chevet  
Et tes murs qu'un givre revêt ?  
Qui va s'agenouiller dans la stalle de bois  
Vide pour la première fois ?*

(Lous poèmes daoü Paysan)

Ce vieux prêtre m'avait donné des leçons de latin. Il me semble entendre encore ses phrases murmurées tandis que le vent d'été faisait bruire les arbres du jardin. Il avait au village la réputation d'un saint-homme. Il luttait avec une énergie farouche contre les souffles empoisonnés venus des villes et rapportés parfois par les garçons après leur

service militaire ou par les filles qui étaient allées se placer comme bonnes. A chaque prône dominical, il stigmatisait avec force les cafés où l'on dansait. On souriait de lui mais son autorité et sa conviction étaient telles qu'on lui obéissait. On disait qu'un cafetier avait fini par renvoyer le "brunophone" qu'il avait acheté.

Sa seule distraction était de courir les bois pour ramasser bolets et chanterelles. Une vie intérieure, bornée au salut des âmes, le transportait. Il s'attaquait aux nouvelles habitudes vestimentaires des jeunes-filles : si l'une se présentait trop décolletée à la table de communion il passait sans lui donner le sacrement. On le craignait mais on le vénérail. Ce fils de paysans traçait la voie du salut pour sa chère paroisse avec la même rigueur et la même obstination que s'il avait labouré un champ de seigle et l'esprit des montagnards se pliait à ses exigences.



Mémento de l'abbé Dupuy

A l'époque où j'allais à la cure pour mes leçons de latin, j'y avais remarqué, sur une grande cheminée, des blasons sculptés. L'un était semé de petits pins, l'autre représentait trois pins sur un sommet et sur le troisième, on pouvait voir un lion et des pins. Dans ces montagnes où la vie était rude, on invoquait chaque jour la protection de la divine providence. Matin, midi et soir on récitait la prière de l'Angélus et trois Ave Maria. Avant les repas, après avoir béni le pain, on disait le bénédicité :

*Bénissez-nous, Seigneur,  
Bénissez ce repas,  
ceux qui l'ont préparé  
et procurez du pain  
à ceux qui n'en ont pas.  
Ainsi soit-il.*

Après le souper la famille se réunissait encore pour dire la prière du soir et réciter le chapelet. Voisins ou amis se joignaient parfois et restaient pour la veillée. Les femmes sortaient leur dentelle ou leur tricot, les hommes allumaient leur pipe et on plaçait une grosse bûche dans le foyer.



### SON TESTAMENT SPIRITUEL

Au nom du Père, du Fils et du St-Esprit.

Avant de paraître devant Dieu pour lui rendre compte de ma vie, je Lui demande humblement pardon de mes trop nombreuses fautes et négligences à son service, ainsi que de l'abus des grâces de choix qu'Il m'a accordées, sans aucun mérite de ma part.

En réparation de tant de péchés, et aussi pour le salut des âmes qu'Il m'avait confiées, spécialement pour les pécheurs, je Lui offre de grand cœur le sacrifice de ma vie, en union avec le Sacrifice divin.

Je demande également pardon à mes paroissiens de la peine que j'ai pu leur causer dans l'exercice de mon ministère, de mes mauvais exemples et de toutes mes négligences à travailler à leur salut.

S'il en est parmi eux qui m'aient causé quelque offense, je leur pardonne de tout cœur, comme je désire que le Bon Dieu me pardonne. Je les ai beaucoup aimés ; mon plus vif désir a toujours été de les voir travailler à leur salut, en servant bien le Bon Dieu. Je leur recommande de bien s'aimer les uns les autres : c'est le précepte du divin Maître, de vivre en vrais catholiques, fidèles à tous leurs devoirs chrétiens, spécialement à la sanctification du dimanche, à la fréquentation régulière des sacrements, à la bonne éducation des enfants, à la fuite des plaisirs dangereux.

Je leur demande de prier beaucoup pour moi et, en retour, si le Bon Dieu me fait miséricorde, comme je l'espère de son infinie bonté, en considération des mérites infinis de son divin Fils, je ne les oublierai pas au Ciel.

Je dois une reconnaissance toute particulière à tous ceux et celles qui m'ont prêté leur concours dévoué dans l'exercice de mon ministère, particulièrement aux instituteurs et institutrices libres, ainsi qu'aux bienfaiteurs de la paroisse. C'est grâce à leur charité que les œuvres paroissiales ont pu être maintenues.

Je déclare mourir en fils pleinement soumis à la Sainte Eglise, et désire que mon dernier soupir soit un acte d'amour de Dieu et de pleine conformité à sa sainte volonté.

Que la Très Sainte Vierge, ma bonne Mère, qui, pendant ma vie, m'a toujours été si propice, daigne m'assister et me conduire au tribunal du souverain Juge.

Apinac, le 20 août 1935

A. DUPUY.

Imp. photo BERNARD, Editeur Saint-Étienne

Au moment du coucher, on disait :

*Saint Jean, saint Marc, saint Luc, saint Matthieu soyez les quatre coins de mon lit pendant que je dormirai cette nuit, ou bien : Je prends le Bon Dieu pour mon père, la Saint Vierge pour ma mère, et les saints Anges pour mes frères. Adieu petit Jésus je m'en vais dormir.*

En emmaillotant les petits enfants, on faisait toujours le signe de la croix sur leurs langes. La première fête religieuse de l'année était la Chandeleur, le 2 février : on célébrait la présentation de l'Enfant-Jésus au temple et pendant la messe le curé bénissait les chandelles, symbole de l'Enfant-Dieu, lumière du monde. On gardait chez soi ces cierges bénits pour les rallumer auprès des mourants.

Le dimanche des Rameaux, en mars ou avril, le prêtre bénissait des rameaux de buis que l'on déposait ensuite en couronnes sur les tombes. On gardait quelques brins que l'on accrochait au mur dans les maisons.

Pendant les orages on faisait brûler une tige en priant :

*Sainte Barbe, sainte Fleur  
La couronne du Seigneur  
Quand le tonnerre tombera  
Sainte Barbe le retiendra.*

Toute l'année les grandes fêtes religieuses étaient l'occasion de processions qui rassemblaient les familles du bourg et des hameaux voisins.

Après la fête de Pâques on célébrait, au mois de mai, les Rogations (du latin *rogare* : prier). Pendant les trois jours qui précèdent l'Ascension la procession se dirigeait à travers champs jusqu'aux croix magnifiquement décorées de fleurs et de feuillages.

Le premier jour, la procession se rendait à Gachat, le deuxième à Fontry et le troisième à Saint-Roch. Le curé bénissait les champs puis disait une messe dans chacune des trois chapelles. Les croix de carrefours étaient destinées à protéger champs et récoltes. Dans les temps anciens, la pose de ces croix, croix de granit ou petites croix de métal ou de bois, donnait lieu à une cérémonie au cours de laquelle on récitait cette prière : *Bénissez, Seigneur, ces croix que nous plantons dans les jardins et les champs de vos fidèles pour que l'orage, la grêle ou la tempête soient éloignés de ces lieux et que les récoltes soient bonnes. Par Jésus-Christ votre Fils qui vit et règne avec Vous, dans l'éternité. Amen.*

Pour le mois de Marie, le mois de mai, on fabriquait et fleurissait en l'honneur de la Sainte Vierge, de petites niches, ou oratoires, abritant la statue.

A la Fête-Dieu, au mois de juin, le Saint-Sacrement, abrité sous un dais, était porté en grande solennité. On jetait des pétales de fleurs au passage de la procession. Un enfant de chœur en aube blanche et robe rouge ouvrait la marche en balançant un encensoir d'où s'élevaient des fumées odorantes. Les enfants de Marie, voilées de blanc, suivaient, ainsi que les dames du Sacré-Cœur élevant leurs bannières grenat et or et chantant des cantiques.

Pour la fête de l'Assomption, le 15 août, la procession se mettait en marche à la tombée de la nuit. Partant de la croix de mission elle franchissait le porche médiéval, puis traversait le village. Comme c'était émouvant de la voir s'avancer lentement à la lueur des cierges. Leur flamme était abritée du vent par un gros cornet en papier sur lequel étaient inscrites les paroles des cantiques : *Ave Maria, Credo*. La procession s'achevait devant la chapelle Saint-Roch et l'on priait Notre-Dame de Pitié en chantant : *Chez nous soyez Reine, nous sommes à Vous*. Dans cette chapelle un reliquaire renferme quelques ossements de saint Roch et aussi peut-être le fil d'une bandelette, refermant le linceul du Christ. Que de détresses furent confiées à Marie, auprès de ces reliques des vieux âges !

Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, époque des grandes pestes, saint Roch fut également prié avec ferveur dans cette petite chapelle. Le jour de sa fête, le 18 août, et le dimanche qui suivait, on se rendait à la chapelle pour vénérer ses reliques. Les femmes allumaient des cierges en offrande auprès de la statue qui le représente accompagné de son chien lui apportant un pain. Pour la croix glorieuse, le 14 septembre, le curé retournait dans les champs bénir les semailles, premières poignées des grains que l'on allait semer. On semait le "blé", c'est-à-dire le seigle ordinaire, "après la croix". Mais si à ce moment le sol était trop humide, et rendu non labourable après la récolte des pommes de terre, on attendait parfois décembre pour semer.

Le 7 octobre, avait lieu la dernière procession pour la fête du rosaire. On récitait le chapelet en l'honneur des quinze mystères de Foi : cinq mystères joyeux, cinq mystères glorieux et cinq mystères douloureux.

A la Toussaint, début novembre, on allumait des petites lampes pour les défunts et on fleurissait les tombes.

Enfin arrivait Noël, "chalande" en patois. Les cloches carillonnaient joyeusement dans la nuit froide et les familles des hameaux proches se mettaient en route à pied pour la messe de minuit. Les sabots claquaient sur le sol gelé, on élevait les lanternes à bout de bras et les groupes se rejoignaient d'une ferme à l'autre. Dans la nuit on apercevait une multitude de petites lumières vacillantes cheminant jusqu'au village vers l'église ou retentissaient déjà les vieux noëls de France. Après la messe de minuit les uns et les autres se retrouvaient pour un simple mais joyeux réveillon. Ma grand-tante Catherine m'avait appris une chanson de Noël dans laquelle sont alternés un couplet français et un couplet patois :

*O doux bergers qui sommeillez  
Vous n'avez qu'à vous réveiller  
Chose admirable!  
Le fils de Dieu est né  
Dans une étable  
Pour expier tous vos péchés*

***Lé nous faudria que veune  
Ma n'avé rien pour lé pourta  
La grand misera  
Nous accabla  
L'aigue et la grêla  
Lé nous a rien laissa***

*Dieu ne tient pas à vos biens  
Il ne vous en demande point  
La pénitence  
De vos plus grands péchés  
La repentance  
Et vous serez tous pardonnés*

***Tui Zano - Jean - que n'a le plus vieux  
Tu sacaras le premier  
Dilla à la mère  
Ce qu'a le besoin  
Dilla au père  
Que n'en prenne bien soin***

*Ah les bergers ! Ne craignez rien  
Le loup ne viendra point  
Marchez sans crainte  
Ma voix est sainte  
Elle guidera vos pas.*



**Croix du XV<sup>e</sup> siècle, route de Saint-Pal**

Le dimanche, les hommes portaient la blouse bleue et les femmes leur tenue de fête. Coiffées d'un chignon, elles portaient un bonnet à trois rangs de tuyaux avec dentelles et brides blanches. Les coiffes de dentelles étaient parfois bordées de gros rubans de velours noir ou de soie verte ou blanche. Elles mettaient une jupe ou une robe de soie et un châle de couleur. Les hommes laissaient entrer les femmes les premières puis ils suivaient restant au fond de l'église ou montant dans la tribune. Ils ressortaient les premiers. A la sortie de la messe tout le monde se retrouvait et bavardait devant l'église ou dans les cafés. Là chacun à son tour payait la "tournée" chaque dimanche. Il arrivait que ceux de Serres repartent vers une heure de l'après-midi. Mariages, baptêmes, enterrements réunissaient encore tout le village.

Pour la cérémonie des funérailles les femmes portaient un bonnet noir ou un bonnet uni avec un crêpe par-devant et un châle noir de mérinos. Le défunt avait été habillé par une proche voisine. Parents et amis faisaient une aspersion d'eau bénite une première fois dans la maison puis de nouveau dans le cimetière.

A l'église, pendant la cérémonie, on faisait bénir une miche de pain pour les pauvres. Cette coutume se répétait tous les dimanches pendant la période de quarantaine. L'argent de la quête était destiné à faire dire des messes pour le défunt.

Le repas de funérailles était simple : un "bouilli", un "rôti", un plat de pommes de terre, du fromage, des biscuits et un café. On l'achevait par une prière : *O bon Jésus miséricorde...* ou le *De profundis*.

A ce repas étaient invités tous les porteurs du cercueil qui étaient en général les plus proches voisins et ça ne se refusait pas. Ils étaient quatre ou même six quand c'était lourd et loin. Il y avait également un repas pour la quarantaine et pour la messe d'anniversaire.

Occasionnellement des missionnaires de passage venaient, surtout au moment de la fête de Pâques. Ils confessaient, faisaient le sermon et donnaient la communion

## Les fêtes

Les fêtes du village avaient lieu début septembre, c'était la "vogue", avec ses "banques" où l'on gagnait des verreries et des objets de faïence. La jeunesse prenait part aux jeux traditionnels : course à l'oie, course en sac, course en vélo, jeu de la poêle, etc. La Pommelette avait participé à un concours de grimaces et avait gagné dix francs.

De vieilles coutumes se sont perdues : jadis on faisait courir les filles pour des rubans que les jeunes gens accrochaient ensuite à leurs chapeaux. Puis ces mêmes garçons *couraient la poule* que l'on mangeait le lendemain. Au soir de la vogue retentissaient les salves suivies de la retraite aux flambeaux.

Ma grand-tante Catherine Ollier, connaissait plusieurs chansons :

- *L'amoureux :*

*Ma fille, quoique je sois sur l'âge  
Je vaux bien un jeune garçon  
Je suis gai comme un papillon  
Je te serai toujours fidèle.  
De ta beauté  
Mon cœur est enchanté.  
Mon petit cœur marions-nous !  
Rien de si doux que d'avoir un époux.*

- *La bergère :*

*Allez ! Je ne suis pas pour vous.  
Monsieur si je prends ma quenouille,  
Sur votre dos je vais frapper.  
Je m'en vais vous carioler  
A grands coups sur votre esquelette  
Vilain brigand !  
Partez vite au galop  
Sauvez vos jambes d'allumettes  
Vieux Mathurin  
Faites votre chemin !*

Elle connaissait d'autres couplets moqueurs comme cette chanson de Gachat :

*Mon mari est bien **malaouta** - malade - Oh là là ! **Chi pouva meli** - s'il pouvait mourir - **I filai sonna sou gla** - je ferais sonner son glas - **per que pei de tsabri** - ...?... -*

Ou celle-ci :

**Ban ! Ban !** (les cloches)  
**Vé Ichuan** - à Usson  
**Quo lei mô ?** - qui est mort ?  
**Le Dzan des ô ?** - le Jean des Ores ?  
**Quo le plura ?** - qui le pleure ?  
**Les granouilles** - les grenouilles  
**Couma fan ?** - comment font-elles ?  
**Couan ! Couan !**

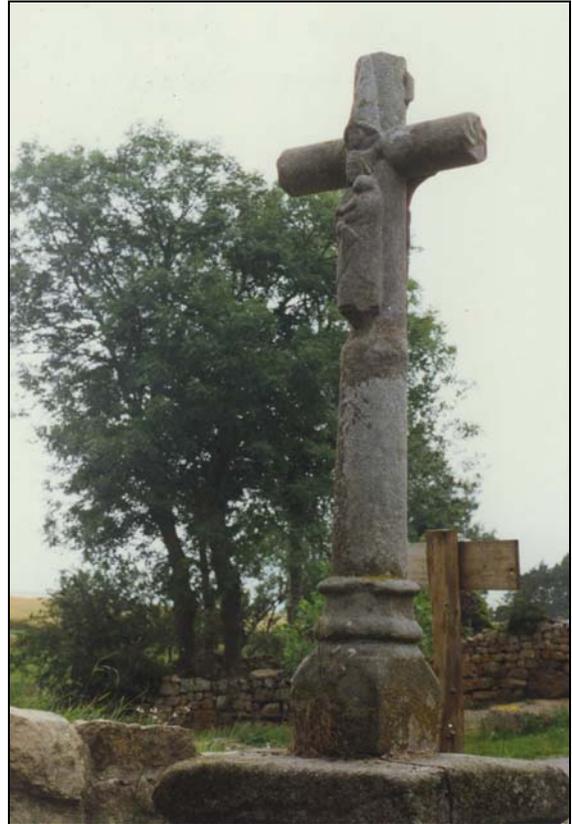
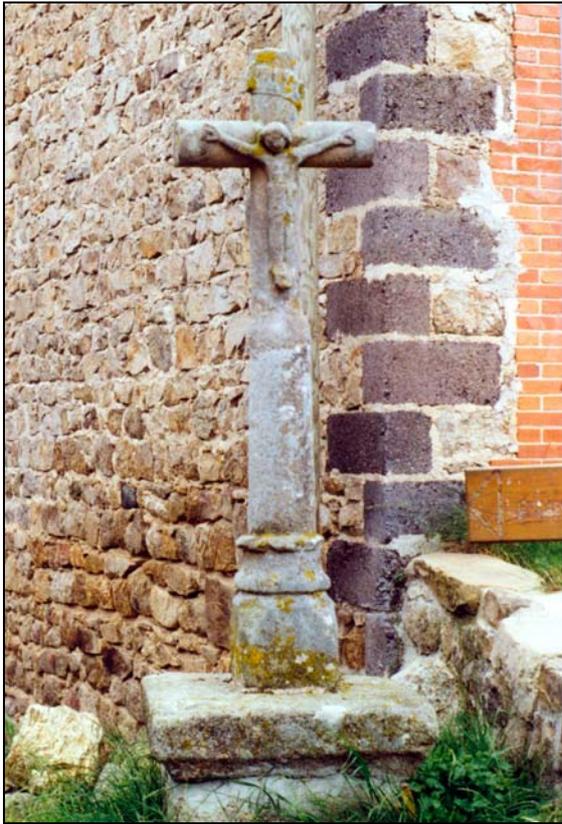
Les fiançailles étaient l'occasion de porter des dragées, les *fermailles*, à la famille et aux amis. La fiancée distribuait ces dragées tandis que le futur marié, de son côté, offrait une prise de sa tabatière à tous ceux qu'il rencontrait.

Le jour du mariage, tous mettaient la tenue de fête. Jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, la mariée portait encore une longue jupe bariolée, un corsage noir bien pincé à la taille et sur les épaules elle mettait un grand châle. Les chevaux précédés par le joueur de vielle, conduisaient la noce depuis la maison de la mariée jusqu'à l'église. Ils tiraient un char à banc tapissé de blanc sur lequel étaient assis les mariés. Le fouet était aussi orné de rubans blancs. Après la cérémonie civile le maire embrassait la mariée.

Après la cérémonie religieuse le cortège reprenait la route, bras-dessus, bras-dessous, en direction de l'auberge pour le repas de noce. Pendant ce repas, traditionnellement, on enlevait la jarretière de la mariée : quelqu'un se glissait sous la table et décrochait la jarretière. On la coupait ensuite en petits morceaux que l'on distribuait et épinglait sur soi pour porter bonheur. Après le long repas de noce, on dansait. Benoît Garnier disait : *Pour danser, le brunophone* - instrument de musique - *ça ne va pas ! Rien ne vaut l'accordéon*. On dansait les quatre pailles posées en croix sur le sol. On dansait aussi parmi les bouteilles. La **Cantalouse** se dansait à quatre personnes.

En cadeau de noce ou pour la première communion, on offrait parfois comme bijou un "Saint-Esprit" qui représentait un oiseau. Beaucoup de voyages de noces se faisaient à Lourdes.

La vie était toujours conviviale. Les jours de semaine, les hommes se rencontraient au marché, au café ou près de la forge du maréchal. Les femmes bavardaient à la boulangerie, à l'épicerie, à la sortie de l'école, au puits ou au lavoir communal.



**Croix de Gachat vue de face et vue de dos**



**Abreuvoirs de Gachat**

## Travail et vie paysanne

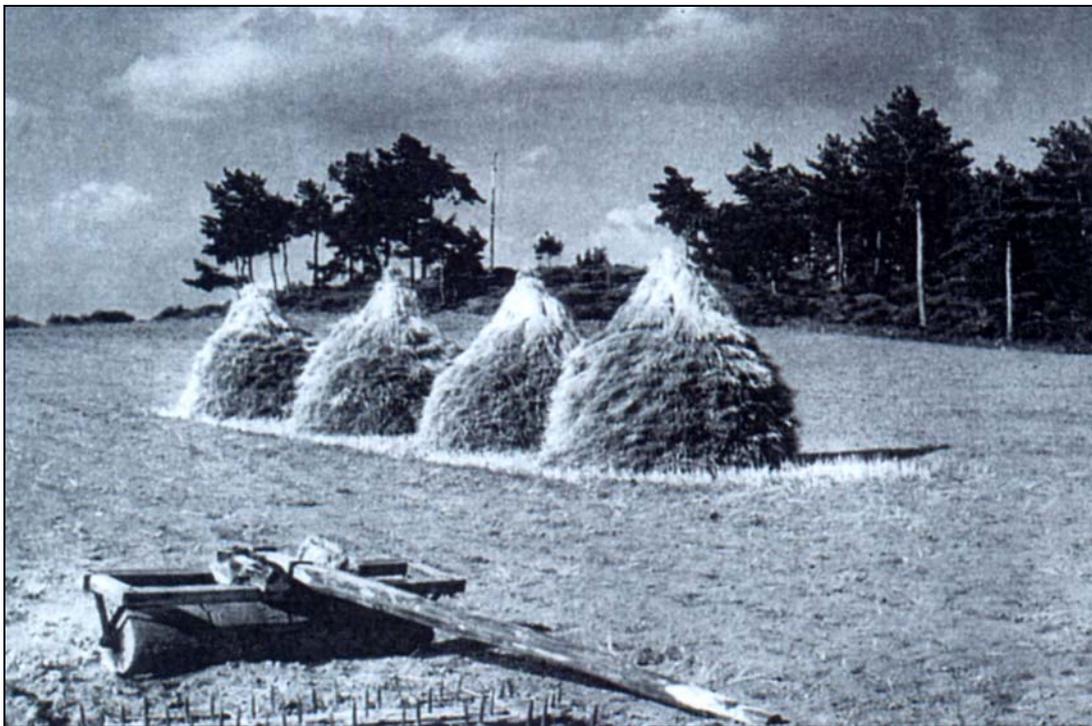
En regardant les photos de ma grand-mère, Marie-Philomène Mosnier, dont les parents furent paysans et boulangers dans ce village, il me revient une parole d'un de mes oncles, devenu ingénieur : *Nous devons être fiers de nos origines paysannes car ce sont eux nos ancêtres paysans, qui ont façonné notre pays de France, son âme, son paysage, sa langue.*

Tous ces paysages splendides qui nous entourent sont en effet en partie le résultat du travail de générations de paysans qui ont su créer un équilibre. Les générations qui prendront la relève devront le maintenir car le paysan doit rester le gardien de la nature.

L'abandon des terres, ici comme ailleurs est un problème grave, car il favorise l'érosion des sols, ravinés par les grandes pluies ou dégradés par les incendies.

On sait que dans les Alpes, l'abandon des pâturages est à l'origine de nombreuses avalanches. En effet, les herbes autrefois fauchées ou broutées y retenaient la neige comme une brosse alors que les herbes mortes non fauchées constituent un tapis qui facilite le glissement de la neige.

A Apinac, les paysans que je rencontrais chaque été cultivaient encore, avec des méthodes d'autrefois, les petits champs de seigle et d'avoine que cultivaient leurs pères. Dans ces traditions et ces gestes anciens qui vont disparaître, il existe quelque chose de solennel, car cette économie a façonné l'aspect actuel de tout notre pays rural.



Reconnaitrons-nous dans quelques décades l'aspect familier de nos terres, la petite route qui rejoint le hameau en côtoyant un bois puis un labour ?

Déjà, les maisons paysannes avec leur sol de terre battue, leurs lits-clos et leur grande cheminée de pierre sont remplacées par des installations plus rationnelles. Les corvées de la traite, de l'abreuvement, de l'alimentation, de l'enlèvement du fumier se mécanisent. Cette évolution est nécessaire. Cependant malgré ces commodités, l'exode rural se poursuit.

On a dit que la machine provoquait la désertion des campagnes mais pourtant je ne crois pas que la race paysanne s'en aille vraiment. Elle se transforme, une nouvelle génération plus réduite mais mieux formée, mieux armée, remplacera la précédente, modelant notre paysage avec, je l'espère la même foi.

Dans certaines gorges sauvages de nos montagnes il existait des prés, maintenant disparus, inaccessibles aux tracteurs. Je me souviens y avoir rencontré une vieille femme qui m'expliquait qu'autrefois, après la fenaison, elle passait des heures à remonter le foin sur son dos par des sentiers abrupts. La fenaison demandait de longs et durs efforts sous le soleil brûlant. Elle n'était possible que grâce au maniement de la faux, du râteau de bois et de la fourche. Malgré les mouchoirs noués autour du cou, les brindilles arrivaient à se glisser sous les chemises, piquant la peau. Les soirs, l'odeur des foins embaumait les routes et les faneurs rentraient, brisés de fatigue, le visage brûlé de soleil mais fiers de leurs efforts.

Les fermes regroupaient alors plusieurs générations qui y trouvaient toutes un travail et un mode de subsistance. Cet aspect familial et patriarcal de la vie paysanne s'expliquait surtout à une époque où il fallait faucher et semer à la main. Je me souviens avoir vu des familles entières penchées sur leurs champs, guettant l'arrivée de l'orage et se hâtant d'achever la récolte avant qu'il ne surgisse. L'été plusieurs enfants se louaient comme bergers.

Les femmes portaient laver leur linge aux lavoirs de Leschamps, du Pêchier ou de Serres. Là elles s'agenouillaient devant une dalle contre laquelle était posée la *bachasse*, angle de bois garni de fougères. De leurs mains rougies par l'eau froide, elles savonnaient le linge et le frappaient à grands coups avec une planchette.

A cette époque, les paysans d'Apinac portaient un pantalon de velours jaune, une veste de toile noire, des sabots ou de gros souliers et un vieux feutre terni. Certains portaient travailler au loin comme scieurs de long. On les appelait les *sétaères* du mot patois *saeta* qui désigne la scie. Ceux qui portaient piocher on les appelait les *marreurs*, car la *marre* c'est la pioche en patois du pays.

Claude Mosnier, mon grand-oncle, est parti autrefois comme scieur de long à Cogolin dans le Var avec un nommé Valentin d'Usson-en-Forez. Valentin a fini par se fixer définitivement à Cogolin où il avait fait fortune en exploitant et en y vendant du bois. Benoît Garnier nous racontait que parfois il moissonnait de nuit, au clair de lune, *c'est pas plus dur mais ça va moins vite*, disait-il.

Je me souviens aussi du "Manien", le rétameur, qui ressoudait les casseroles et allait de village en village avec sa voiture à âne. Une fois comme il n'était pas venu à Apinac depuis longtemps, on le croyait "**patafiné**" - mort. Mais un jour, par une belle matinée de juin, le "Manien" est revenu s'installer près du gros tilleul du "**couère**", en face

de la croix de mission avec tout son matériel (le couère est le pré communal).

Dès septembre, on voyait aussi passer sur les routes de longues voitures attelées où s'entassaient des fûts de pins et de sapins. Lorsque les buttes étaient trop longues on mettait deux chars. Les gars qui les conduisaient étaient renommés dans les montagnes. On les appelait les "**bigans**" et quand on disait : *Jurer comme un bigan !*, c'était tout dire... Il m'est arrivé d'en rencontrer sur la route d'Usson en septembre 1930. Ils passaient dans le petit matin, "à la pique du jour", sous une pluie fine, vêtus de leur veste de cuir, pantalon de velours marron rapiécé aux genoux, gros souliers, casquette et mouchoir noué autour du cou.

Les labours d'automne se faisaient d'abord à l'araire début septembre. Puis, vers la mi-septembre, *pour la Croix*, fête de la Croix glorieuse, on semait le seigle, le "**tramezan**" on semait aussi de l'avoine, la "**chiva**", de l'orge, "**erdze**" et du blé, "**bla**". A travers champs, on apercevait ça et là quelques épouvantails couverts de loques et armés de gamelles ou de lames de faux. Accrochées par deux, ces lames s'entrechoquaient au vent, effrayant les oiseaux. En septembre également, on remplissait les chars à foin, de fagots de pins, les "**garnes**" et de sacs de babets ou "**pignes**" pour allumer les feux l'hiver. Les chars étaient teints en bleu, de même que les jougs de bois sculptés posés sur le front des bœufs. Certains ramenaient fagots et sacs de pignes sur leur dos ou dans des brouettes. Une fois à Merle, j'ai vu un homme porter un énorme tas de fagots sur son dos. Il l'avait relié à son front par une courroie et le retenait avec ses bras.

En montagne le feu ne s'arrêtait jamais dans les maisons. Pour avoir toujours de l'eau chaude, on suspendait dans la cheminée le "**peilu**", grande marmite bien large et sans pieds.

Par tous les temps et de bon matin les paysans menaient leurs bêtes à pied au marché, le mercredi à Saint-Pal-en-Chalencon et le vendredi à Saint-Bonnet-le-Château.

Pendant la morte-saison, les montagnards s'occupaient à une foule de menus travaux.

Dans l'arrière automne, j'ai vu battre au fléau dans les granges les dernières gerbes de l'été. Le battant de bois mobile des fléaux à seigle était maintenu au manche par un nerf de mouton séché, plus résistant que la corde.

En plein hiver, lorsque le temps le permettait, les paysans partaient accomplir leur travail de bûcherons. Les bûches de pin étaient fendues à la hache. Il y avait deux sortes de cognées. Pour les dures souches de hêtre, ou "**fayard**" on utilisait la lourde masse de bois pour enfoncer les coins métalliques permettant de diviser la souche en fragments. Avec la "**plale**" on écorçait les buttes. On gardait les feuilles du frêne pour les mettre à sécher dans un coin de la grange et les donner à manger aux bêtes pendant l'hiver. On leur donnait aussi une pâture faite d'un mélange de foin et de paille d'avoine. On employait également les feuilles de frêne séchées pour les petits enfants qui mouillaient leur lit.

On coupait aussi les genêts, **lou "balaye"**, pour les feux et on épandait le fumier dans les champs.

Pendant les grands froids, on menait les vaches boire à la fontaine avec une pelle

pour casser la glace. Le cantonnier lui devait partir dans le froid chaque jour.

Le cochon, "**lou cailloun**", était l'objet de soins tout particuliers. On l'engraissait avec des pommes de terre, de la farine et du petit lait. Il devait rester couché le plus possible car un porc qui remue trop n'engraisse pas. On le sortait parfois un petit moment dans la cour en lui parlant *Sou,sou,sou !...* on "**mouriait**" les jeunes cochons, c'est-à-dire qu'on fixait à leur groin un "**mourion**", une agrafe en métal, ou deux, pour les empêcher de "**mouger**" - de creuser des trous.

Lorsque le mauvais temps empêchait toute activité à l'extérieur, la famille avait toujours de quoi s'occuper à l'intérieur. De nombreux paysans entreprenaient leurs travaux de menuiserie, serrurerie et même horlogerie. Certains étaient de véritables artistes, sculptant le bois ou la pierre. Peut-être devons-nous à quelques ancêtres paysans certaines sculptures de pierre ou de bois de nos églises romanes ou de nos croix de carrefours.

Notre ancêtre, Matthieu Cheyssac, né à Fournel près d'Apinac en 1771, fut l'un des derniers horlogers-paysans. Avec des pièces détachées, qu'il recevait de Morez dans le Jura, il montait des horloges et les vendait dans la région. Il fit construire, pour ses parents, une maison sur la route de Serres et une autre pour lui à la Bourgeat. Dans cette maison, transformée depuis, vivent ses héritiers nos arrière-petits-cousins Gagnaire.

Il existait également des serruriers-paysans surtout à Saint-Bonnet-le-Château. Ils s'étaient même regroupés en une confrérie sous l'égide de saint Éloi leur patron.

*Tous les instruments étaient désignés par un nom patois :*

*Baruetta* : la brouette

*Boutsarda* : le bouchard, pour polir la pierre

*Braban* : la charrue

*Cherpetta* : la serpette

*Chiset* : un ciseau

*Coutè* : couteau

*Daï* : la faux (*dalculum* en latin)

*Ecoufino* : escofine.

*Écoussou* : le fléau

*Essette* : herminette

*Étsala* : échelle

*Hercha* : la herse

*Maillu* : maillet (fait d'un manche de bois de frêne, il pesait 6 à 7 kilos)

*Marre* : la pioche

*Massetta* : la massette

*Mola* : la meule

*Otsa* : la hache

*Plale* : instrument pour écorcer les buttes

*Saeta* : la scie

*Sétu* : scie passe partout

*Tsabrou* : chevrons

*Voulan* : faucille

De ces jours rien d'autre n'est demeuré que ces lignes écrites au crayon et déjà presque effacées...

Tous sont morts maintenant... les vieilles dentellières qui me contaient ces histoires et ces légendes. Mort aussi le garde champêtre qui avait un costume trop long pour lui, morte notre jeunesse en ces montagnes.

Baptiste Gagnaire aussi s'en est allé, lui qui forgea cette belle enseigne de fer représentant ses outils de maréchal-ferrant rayonnant autour d'un fer à cheval. Elle orne maintenant l'auberge ouverte par ses enfants à l'entrée du bourg.

Depuis ces temps, bien des crépuscules violets sont tombés sur le village au milieu des pins. Et moi j'étais si loin !...

J'avais pris ces notes dans l'espoir d'en tirer parti un jour, de sauver de l'oubli tous ces menus détails destinés à disparaître pour que d'autres les connaissent.

C'était un désir mélangé de littérature et de vocation scientifique... car je me sentais un peu dépositaire d'une vie disparue. Tout cela s'éteindra-t-il avec moi ou me survivra-t-il encore ?

Tandis que tous dorment là-bas sous les neiges du petit cimetière de montagne, j'aime à songer que, peut-être, par des parentés lointaines et des alliances oubliées, il existe une communauté de sang et de pensée entre nous et quelques familles de ce plateau.

**André Fraisse**



**Bois de Serres vu du chemin du Breuil**

---

## *Cahiers de Village de Forez*

**n° 72, janvier 2010**

**Siège social** : Centre Social, 13, place Pasteur, 42600 Montbrison.

**Directeur de la publication** : Joseph Barou.

**Rédaction** : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

**Comité de rédaction** :

Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Joël Jallon, Marie Grange, Claude Latta, Gabriel Mas, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Alain Sarry, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

**Dépôt légal** : 1<sup>er</sup> trimestre 2010.

**ISSN** : 0241-6786.

**Impression** : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.